

**Commenter le football. Entretien avec Vincent Duluc et Stéphane Guy, animé par
Raphaël Luis**

Raphaël Luis (CERCC – ENS de Lyon)

Raphaël Luis : Nous avons le plaisir de recevoir Vincent Duluc et Stéphane Guy, que tout le monde dans la salle connaît, je pense. Je rappelle tout de même rapidement que Vincent Duluc travaille à *L'Équipe* depuis 1995, après avoir travaillé au *Progrès*, et suit notamment l'équipe de France et l'Olympique lyonnais. Il a également publié plusieurs livres, comme *Le Cinquième Beatles* ou *Un printemps 76*, qui a reçu le prix Antoine Blondin en 2016¹. Stéphane Guy est journaliste à Canal+ depuis 1997.

Stéphane Guy : Je n'ai pas publié un seul livre, notez-le bien tout de suite.

Raphaël Luis : Mais vous avez reçu le prix du commentateur sportif en 2012 ! Vous commentez les matchs de Ligue 1 le dimanche soir, pour les grandes affiches. Vous avez aussi été présentateur d'émissions comme *Jour de foot* et directeur de la rédaction du foot. Ensemble, nous allons parler du commentaire et essayer de comprendre ce que c'est que commenter un match de football, à l'écrit comme à l'oral. Je vais commencer par une question qui m'est venue en lisant une citation de Stéphane Guy dans *L'Équipe Magazine* : vous disiez que commenter un match de foot, cela s'apparente à une torture. Mais alors quel plaisir trouvez-vous, vous, Stéphane Guy, à l'oral, donc, mais aussi vous, Vincent Duluc, dans cet acte du commentaire ? Car il s'agit tout de même d'un acte particulier – tout le monde se sent capable de commenter un match de foot, et en plus c'est quelque chose d'assez répétitif, qui revient toutes les semaines, et même deux ou trois fois par semaine. Est-ce un plaisir intellectuel, un plaisir de l'instant, émotionnel, ou est-ce que ce n'est pas un plaisir du tout ? Et est-ce que la répétition des matchs, et le fait de faire ça depuis vingt ans, laisse place à une forme de lassitude ?

Stéphane Guy : On n'est pas masos, tout de même ! Pour simplifier, le commentaire c'est du travail avant, parce que c'est un métier d'anticipation ; il faut donc anticiper toutes les situations possibles qu'on imagine. C'est beaucoup de plaisir en général pendant quand même, globalement c'est du plaisir, et puis c'est de la souffrance après. C'est ce que j'expliquais dans *L'Équipe Magazine* rapidement, c'est que, effectivement, et on revient un peu au débat précédent, mais on a le micro ouvert pendant deux heures, on s'exprime librement, et on dit des choses fantastiques, merveilleuses, et on dit aussi, malheureusement, beaucoup plus de bêtises que de

¹ Vincent Duluc, *Le Cinquième Beatles*, Paris, Stock, 2014 ; *Un printemps 76*, Paris, Stock, 2016.

choses fantastiques, et souvent ce qui nous revient après coup (enfin chacun est fait comme il est fait, mais moi je suis comme ça), il nous revient tout ce qu'on n'a pas dit, tout ce qu'on aurait pu dire, tout ce qu'on a mal dit, et puis aussi des erreurs factuelles. L'erreur factuelle d'un commentateur par exemple c'est se tromper sur l'identité d'un joueur – c'est l'exemple que je prenais. Par exemple, lors de Lyon-PSG, il y a une action fantastique de Ferland Mendy, le latéral gauche de l'Olympique lyonnais ; parti dans mon élan, je pars sur Ndombele dès qu'il prend le ballon, puis je fais toute l'action (« Ndombele ! Ndombele ! ») puis quand il a fini l'action je me rends compte que ce n'est pas Ndombele. Ça c'est un truc qui vous habite pendant une nuit, deux nuits, puis après on passe à autre chose parce qu'on commente un autre match. Par contre, on fait ce métier parce que...c'est un métier d'enfant. Je vois des enfants qui sont dans l'assistance : on fait ce métier pour prolonger l'enfance, et c'est, je pense, parfois un peu les sujets des écrits de Vincent - on fait ce métier pour prolonger l'enfance, on est des grands enfants, on prend beaucoup de plaisir, mais c'est aussi un métier, donc c'est quelque chose d'assez sérieux, c'est un vrai travail, et donc il y a de la souffrance, comme j'imagine qu'il y a de la souffrance pour un joueur, ou peut-être plutôt pour un entraîneur. Quand on discute avec les entraîneurs, on se rend compte qu'on a un peu, dans l'après match, les mêmes visions. Nous, quand on assiste à un 5-5, on est tous très content, mais pour l'entraîneur c'est une souffrance totale.

Vincent Duluc : Si, si, si ! A l'écrit on fait ce genre d'erreurs, et elles nous hantent...enfin je ne sais pas si elles nous hantent plus longtemps que Stéphane, parce que je suis sûr que ça le hante longtemps, mais pour nous la trace est visible, palpable, immédiate. Moi j'envoie mon papier vers 23h30 un soir de match, le dimanche soir, à minuit et demie il est en ligne parce que le journal est fini, et si à partir de minuit je me rends compte que j'ai écrit une horreur, une erreur, c'est trop tard, c'est fini, et je sais que je vais prendre la marée le lendemain. Effectivement, ça n'est pas agréable... De toute façon, pour que l'erreur soit imprimée, il faut qu'il y ait toute une série de coïncidences, tout un enchaînement de choses malheureuses, parce que le papier...moi je le relis quand je l'envoie, il est relu une première fois à l'arrivée par un éditeur, il est relu par un correcteur, parfois quelqu'un jette un coup d'œil une fois que la page est mise en page...donc si l'erreur reste c'est que personne ne l'a vue, par définition, donc ça engage plusieurs personnes. Mais la vraie responsabilité, c'est la mienne, et dans ce cas-là, oui, ce n'est pas agréable...Mais heureusement il n'y a pas que ça, et moi je prends plutôt du plaisir, globalement, à raconter les matchs en direct. Mais c'est un exercice que je fais depuis très longtemps, donc j'ai la chance de le faire sans stress, et pour les apprentis, ceux qui voudraient devenir journalistes en général, c'est quand même la clef, la gestion du stress dans la nocturne – mais je pense que c'est pareil pour toi Stéphane... À partir du moment où on n'a pas de stress, où on arrive à garder les idées claires, et

vers la fin du match à se demander quelles sont les trois, quatre choses les plus importantes de la soirée, tout commence à se dessiner, et après on peut écrire assez rapidement. J'écris toujours après le match, jamais pendant.

RL : Justement, c'est ce que j'allais vous demander, à l'un comme à l'autre : comment vous préparez-vous ? Comment êtes-vous organisés pendant un match ?

VD : Un soir de match, pour le compte rendu, je prends des notes mais le moins possible, parce que plus on prend des notes plus on perd du temps à la fin du match ; donc il faut vraiment prendre peu de notes. De toute façon, le compte rendu a évolué : il y a vingt ans, il n'y avait pas Internet, donc 80% de nos comptes rendus étaient descriptifs, et il y avait à peu près 20% d'analytique, et aujourd'hui, comme il y a Internet, la forme d'écriture classique (« Et à la 32^e minute, Machin centrait en retrait pour Truc-Chouette qui reprenait comme à la parade »), ça, maintenant c'est sur le Web, dans les *lives*, dans les comptes rendus en direct. Donc nous on doit aller voir plus loin. Donc peu de notes, quand même un peu de descriptif pour voir l'évolution du rapport de forces – il faut réfléchir effectivement à l'évolution du rapport de forces, voir un peu les conséquences du résultat, essayer de voir individuellement quels sont les joueurs qui ont gagné des points, perdu des points, notamment quand c'est l'équipe de France, par exemple. Et puis après, l'écriture, c'est parti. Je dois mettre une demi-heure, parfois quarante minutes, et en moyenne ça va de 3500 à 5000 signes, les comptes rendus.

SG : Est-ce que tu anticipes des choses, avant ? Est-ce qu'avant le match tu penses à des formules, à des éléments ?

VD : Non, non. Parfois j'aurai peut-être préparé, mais en même temps c'est un feuilleton que je suis, que ça soit l'équipe de France, Lyon, le championnat d'Angleterre. Je suis un peu immergé dans ce feuilleton-là, donc on va considérer que j'ai fait mes devoirs à la maison et que je n'ai pas trop besoin de préparer - je sais à peu près où j'en suis, j'ai révisé. Donc préparer, pas trop. En revanche, pendant le match, et par rapport à la prise de notes c'est peut-être une chose qui est importante, si jamais me vient une formule ou une phrase qui m'a l'air à peu près... pas trop mal, qui a l'air d'aller, je l'écris complètement et en entier, parce que si je la mets juste en abréviation ou à moitié, à la fin du match je n'ai aucune chance de m'en souvenir. Donc sur une prise de note qui tient, pour moi, sur une page d'un petit carnet, pas plus, j'aurai deux-trois phrases peut-être en entier, et tout le reste c'est des petits gribouillis. Alors après dans le détail je prends deux couleurs pour qu'il y ait des contrastes...

SG : Il faut voir Vincent Duluc travailler, Mesdames, Messieurs, c'est un spectacle en soi parce que c'est quelqu'un qui est extraordinairement détendu, alors qu'il est quand même le journaliste le plus lu de France et ses comptes rendus font autorité. Il a une décontraction quand vous le voyez post-match... Moi j'ai terminé mon boulot donc je suis très décontracté, et Vincent commence le sien tout aussi décontracté. Et en général je n'ai pas fini de quitter le stade qu'il a déjà terminé son article, et ça c'est quelque chose, pour moi en tout cas, d'absolument fascinant.

RL : Et quand vous préparez un match, Stéphane, par exemple lors de la prise d'antenne, vous savez déjà ce que vous allez dire au mot près dans l'introduction, ou vous êtes plutôt dans l'improvisation ?

SG : Moi je commence toujours par « Citoyennes, citoyens : bonsoir » - ça je peux vous le dire, dimanche prochain je commencerai par « Citoyennes, citoyens : bonsoir ». Ça c'est pour la blague. Nous, il faut beaucoup préparer en amont. C'est peut-être la différence avec la presse écrite : pendant le match, on n'a absolument pas le temps d'aller chercher une information. On a le leurre aujourd'hui d'Internet, qui nous fait croire qu'on a le temps d'aller chercher : ce n'est pas vrai. Quand le match se produit, vous pouvez aller vérifier éventuellement un micro-détail, mais...

VD : Il m'est arrivé de t'envoyer un texto pendant le match, et que tu donnes l'information dans la minute qui suit.

SG : Oui. Alors on va en parler, parce que ça c'est à la fois extraordinairement utile, et extraordinairement perturbant – je suis en train de revenir là-dessus très, très fort. Nous on a une école, car Canal+ c'est une école : vous arrivez-là tout petit, vous commencez par faire de la Ligue 2 puis vous montez petit à petit, et vous regardez les anciens travailler. Moi je suis arrivé dans une rédaction de Canal+ qui était dirigée par Michel Denisot (enfin il y a eu Charles Biétry très peu de temps pour ma part à moi puis après Michel Denisot²), et le commentateur vedette de l'époque s'appelait Thierry Gilardi – c'était un pont. Le numéro 2 c'était Denis Balbir, le numéro 3 c'était Grégoire Margotton, le numéro 4 c'était Éric Besnard...et moi j'étais le vingt-cinquième de la liste. Et je voyais tous ces gars-là devant moi et je me disais : je ne vais jamais commenter un match de foot, ce n'est pas possible, il n'y aura jamais de place. Bon, et puis le temps fait son œuvre. Mais je veux plutôt insister sur leurs méthodes : Thierry Gilardi, je le voyais, il y a de ça vingt ans, commenter le Paris Saint-Germain vingt ou vingt-cinq fois dans l'année – car on diffusait beaucoup moins de matchs à l'époque, quand je suis arrivé il n'y avait pas encore 38 journées de championnat couvertes – et je le voyais remplir sa fameuse fiche jaune,

² Charles Biétry a été directeur des sports de Canal+ de 1984 à 1998, avant d'être remplacé par Michel Denisot.

qui est un peu la marque de fabrique des commentateurs de Canal, vingt-cinq ou trente fois. Et il remettait : « Paris Saint-Germain, 7^e, 32 points, 12 victoires, 7 nuls, 3 défaites, nombre de buts marqués, nombre de buts encaissés, etc... ». Et je le voyais chaque fois refaire ! Je me disais, ce mec quand même il est un peu secoué : il est numéro 1, il est bon, il voit le Paris Saint-Germain qu'il connaît par cœur, et il refaisait chaque fois cette routine-là. Et croyez-moi, cette routine-là il faut la faire.

Aujourd'hui, je ne peux pas commenter un match si je n'ai pas fait cette routine-là. Et puis après on développe la fiche : il y a toute la partie classique, et puis il y a tous les éléments qu'on veut, qu'on va chercher en fonction de l'actualité du match. Par exemple, je fais Marseille-Saint-Etienne dimanche, et bien je vais aller chercher, par exemple, la dernière victoire de Saint-Etienne à Marseille : j'y étais, c'était en 78 – ils ont gagné 5-3, c'était le premier match de foot que mon papa m'a emmené voir. Et depuis jamais Saint-Etienne n'a regagné à Marseille. Donc il faut avoir tous ces éléments-là, parce qu'encore une fois, si Saint-Etienne mène 1-0, je n'aurai pas le temps d'aller le rechercher. Donc il faut tout préparer. Ça c'est la méthode – mais chacun a la sienne : vous avez des commentateurs qui préparent beaucoup moins, d'autres qui préparent beaucoup plus, vous avez des commentateurs qui écrivent leur entame de match, qui ont besoin d'écrire. Moi j'aime bien me mettre un peu en danger, me dire « alors ? »... On a forcément des idées en tête, comme ce que disait Vincent, mais souvent elles se recouvrent, et on part sur une idée...

RL : Tant qu'on aborde la question de la différence entre le commentaire oral et le commentaire écrit, était-ce pour vous deux certain dès le départ que vous vouliez écrire ou commenter à l'oral, ou alors est-ce que ce sont des orientations de carrière et des opportunités ?

VD : Je pense que j'étais plutôt fait pour écrire. En plus moi, concrètement, je suis un ancien bègue, donc je ne me voyais pas trop à la télévision quand j'avais vingt ans. J'ai réussi à y parler un peu donc c'est déjà pas mal...

SG : Et à y commenter, parce que Vincent a fait du commentaire de match³ !

VD : Oui, j'en ai fait deux-trois fois, mais je suis trop bavard...paraît-il...Donc non, j'ai toujours pensé à faire de la presse écrite, mais il faut aussi se replonger à l'époque où j'ai commencé : j'ai commencé pigiste au *Progrès* à Bourg-en-Bresse en 1979. En en 79-80, le paysage médiatique, concernant le commentaire sportif, était limité. On n'était plus à l'ORTF, mais...

SG : Il y avait Thierry Roland, et puis ensuite ce n'était que des journalistes de presse écrite !

³ Sur la chaîne *L'Équipe*, à l'occasion de rediffusions de matchs historiques.

VD : Il n'y avait personne, voilà. D'abord il y avait très peu de matchs à la télé – je ne sais pas, il y avait six matchs par an, dix matchs par an. La coupe d'Europe pas tout le temps, parfois occultée, jamais de championnat de France, un petit peu de coupe de France mais plutôt la finale, pas trop avant... Donc être commentateur, il y avait deux places ! Pour le foot, il y avait Thierry Roland-Bernard Père, et quand Larqué est arrivé, Bernard Père a sauté, et il n'y avait pas de place pour les autres⁴. Aujourd'hui il y a une telle multiplicité de chaînes et de matchs ... je ne sais pas, sur une semaine il y a peut-être trente journalistes qui commentent des matchs à la télé... Peut-être quarante, ou cinquante, j'en ai aucune idée – à l'époque il y en avait un, et un pour toute l'année. De toute façon je pense que je suis plus fait pour écrire, globalement.

SG : Moi je suis un peu plus jeune, un tout petit peu plus jeune que Vincent, même si j'ai connu le même phénomène. Par contre moi je me suis toujours imaginé commentateur. Moi, je suis né au commentaire de sport par le Tour de France, que j'écoutais passionnément avec mon papi dans la caravane, au camping, l'été à la radio. Après, le reste de l'année, je jouais avec mes billes et mes cyclistes, comme sans doute énormément de gens de ma génération – je ne sais pas si les jeunes font encore ça... On refaisait le Tour de France... Moi je refaisais le Tour de France, pas pour le Tour de France, dont je me fichais un peu (enfin il fallait que Bernard Hinault gagne, quand même...) mais il fallait que je commente ! Ce qui m'intéressait c'était de commenter la course. Donc je me suis toujours imaginé commentateur. Puis après, un peu comme Vincent : on démarre forcément en presse écrite – Vincent c'est Bourg-en-Bresse, moi j'ai grandi à Alençon donc mon premier port d'attache c'est *Ouest-France*. Donc j'ai fait beaucoup de presse écrite – et j'ai beaucoup souffert. C'était une souffrance terrible (je ne vous parle que de souffrance alors que je prends du plaisir, c'est un scandale) ! Écrire pour moi c'est une vraie souffrance, donc dès que j'ai pu ne pas écrire, j'ai filé à la télé.

RL : Puisque vous parliez de l'école Canal+, ce qui est frappant dans le foot, c'est qu'il y a des tons selon les endroits où les journalistes travaillent : il y a le ton Canal, un ton *So Foot*, un ton *Cahiers du foot* et j'ai même l'impression qu'il y a un ton Vincent Duluc qui se trouve dans les papiers d'autres journalistes de *L'Équipe*. D'où ma question : quand avez-vous eu l'impression de trouver votre ton, votre style personnel, aussi bien à l'écrit qu'à l'oral ? Est-ce que ça a été un travail conscient, est-ce arrivé un peu comme ça ?

SG : Quand vous arrivez à Canal... Moi, j'étais très intimidé – j'arrivais de nulle part, je voyais tous ces gens bien installés que j'écoutais... J'ai vraiment voulu faire ce métier en regardant

⁴ Thierry Roland a été le commentateur d'Antenne 2 entre 1975 et 1984, d'abord avec Bernard Père, puis en alternance avec ce dernier et Jean-Michel Larqué à partir de 1979. Antenne 2 a ensuite conservé Jean-Michel Larqué comme unique consultant, avant que le duo Roland-Larqué ne s'en aille sur TF1 en 1984.

les Jeux olympiques de Barcelone sur Canal, en 1992 : c'était la première fois qu'une chaîne de télé française consacrait toute son antenne à des Jeux olympiques. Et ça m'a fasciné, vraiment, et je me suis dit qu'il faudrait qu'un jour, quand même, j'aille voir là-bas ce qui se passe. J'avais beaucoup de respect et d'admiration pour mes prédécesseurs, et au départ, quand on rentre dans ce métier-là, puisque moi je n'ai pas eu de formation particulière, on copie. Mais c'est comme quand vous écrivez votre premier article en presse écrite : vous copiez, vous essayez de regarder comment font les autres et vous essayez de faire pareil, en gros. C'est comme ça que j'ai fait. Et la télé c'est pareil...

La chance qu'on a dans une chaîne de télé comme Canal (ou qu'on avait, car c'est moins vrai aujourd'hui, malheureusement), c'est qu'il y avait beaucoup de matchs à commenter. Je rentre à Canal en 97, donc en 98 il est évidemment hors de question que je commente la Coupe du monde. Sauf que, alléluia, décision est prise à l'époque de lancer en France le 16/9^e – donc il y avait douze personnes en France qui avaient un téléviseur 16/9^e. Mais les moyens financiers de Canal étaient tels à l'époque que la chaîne décide, au-delà de l'équipe de commentateurs voués aux matchs pour le 4/3, ce que les gens regardaient (donc Gilardi, Biétry, Josse, Balbir, etc.), qu'il y aurait une deuxième équipe de commentateurs – que personne n'écoutait, mais les matchs il fallait les commenter quand même ; et en plus, il fallait les commenter sur place, parce que Canal avait beaucoup d'argent. Donc les premiers matchs de foot que j'ai commenté dans ma vie, quasiment (j'avais fait un match de Ligue 1), c'était les matchs de la Coupe du monde 98. Vous vous rendez compte du truc complètement dingue : commencer par commenter la Coupe du monde 98 ! Alors je commentais mal, j'étais sans doute catastrophique mais ce n'est pas grave. Et puis j'étais entouré de Guy Lacombe, Arsène Wenger...c'était quelque chose de complètement dingue ! Donc c'est comme ça que l'aventure démarre. Et puis après, parce qu'il y avait beaucoup de matchs à commenter, on a vite la possibilité... Un jour Thierry Roland a fêté son cinquantième match ; ça a fait un article dans *L'Équipe*. Mais il avait quarante ans de carrière déjà – il avait fait huit Coupes du monde. Moi je ne sais pas combien j'ai commenté de matchs, mais mon cinquantième match est déjà très loin derrière moi et je n'ai que vingt ans de carrière. Donc au début on copie beaucoup les autres et puis après sa personnalité s'affirme, pour le meilleur et pour le pire.

VD : Moi je considère que j'ai été un laborieux : j'ai beaucoup, beaucoup écrit avant vaguement de trouver... quelque chose, je ne sais pas comment on peut appeler ça.

RL : C'est ce que disent beaucoup d'écrivains : ils commencent par l'imitation, par beaucoup écrire, et puis après...

VD : Oui : moi j'ai écrit pendant des années dans la Presse quotidienne régionale, que ce soit au *Progrès* à Bourg, au *Progrès* à Lyon, j'écrivais sept jours sur sept, des fois quatre, cinq papiers par jour, parce que c'était la logique de l'époque.

SG : Ce qu'il faut dire aux jeunes qui sont là, Vincent, parce que c'est le public le plus intéressant : c'est qu'il ne faut pas avoir peur ! Il faut y aller ! Il ne faut pas avoir peur d'être mauvais.

VD : C'est vrai, tu as raison.

SG : Je ne voudrais pas réentendre mes premiers commentaires de foot...Déjà que ceux d'aujourd'hui ne sont pas toujours très inspirés mais alors imaginez il y a vingt ans...Et écrire c'est pareil : on écrit mal, on écrit péniblement, laborieusement, mais on écrit ! Donc il faut écrire, il faut commenter, il faut interviewer : il faut y aller, quoi !

VD : Tu as raison. C'est vrai que des fois j'ai dû prendre des risques formels et c'était une catastrophe, donc il ne faut pas hésiter. Alors après à partir de quel moment je me suis dit : tiens, ça y est, je commence à maîtriser quelque chose... Je ne sais pas. Je pense qu'on ne s'en rend pas compte. Pour moi, peut-être à partir du moment où j'ai fait ce qu'on appelle les chapeaux de l'équipe de France à *L'Équipe*, c'est-à-dire les présentations, les comptes rendus – cela induisait une espèce de liberté de style et de ton éditorial personnel qui a fait qu'il a fallu que je me lâche, que je me déboutonne un peu plus, que ce soit un peu plus personnel. Je pense que c'est peut-être là. Mais c'était en 1996 : j'avais déjà seize ans de boulot derrière moi.

RL : Et est-ce que vous diriez qu'il a fallu encore plus de progression dans votre style pour que vous vous mettiez à écrire des livres plus personnels, comme *Le cinquième Beatles* ou comme *Un printemps 76* ?

VD : Il s'est encore passé du temps derrière, oui ! Avant que j'écrive mon premier vrai livre, comme dirait ma mère (mais elle est prof, c'est comme ça les profs...), il s'est passé du temps, parce qu'il est sorti en 2014, donc j'avais plus de cinquante ans, déjà ! Après c'est probablement aussi une question de confiance en soi, ou peut-être d'ego – si j'en avais eu un peu plus, j'aurais peut-être pu me lancer un peu plus tôt. Mais c'est peut-être juste que je n'étais pas prêt. En plus, il fallait que ces livres-là soient un peu plus personnels, et ça, en revanche, c'est la seule souffrance que j'ai jamais ressentie à l'égard de l'écriture. Dans les livres, dire « je », ça c'est une vraie souffrance. Au début je ne mettais d'ailleurs que des « on ». Mais mon éditeur m'a dit que ça n'allait pas être possible...

RL : Oui parce que parfois, dans vos articles, vous employez « on », mais on sent bien que ça veut dire « je » ...

VD : Oui mais voilà : le « on », je ne peux rester caché derrière.

SG : Pour tout journaliste, « on » est un con !

VD : Mais des fois il fait des efforts... Le « je », dire « je », c'était ma grande souffrance...

RL : Oui, parce que le commentaire de foot, *a priori*, est censé être impersonnel. On parle de ce qu'on voit, mais on est là pour mettre en mots des images, et du coup dès que cela devient personnel, on imagine cette difficulté... Cela me permet aussi de vous poser une autre question, Stéphane Guy : on sait les critiques que vous avez subies après PSG-Barcelone, par exemple⁵. Est-ce que recevoir des critiques qui sont personnelles, sur un exercice qui est censé ne pas être personnel, peut pousser à changer de style ? Ou, au contraire, en fait-on abstraction, en ayant confiance en soi et en son style ?

SG : Ah c'est dur, c'est une question difficile... Ce qui est sûr c'est que le contexte dans lequel on évolue a incroyablement changé. On est extraordinairement exposé, scruté, la moindre erreur que vous dites est reprise et développée, il y a des procès d'intentions permanents, etc... Alors, chacun a sa méthode. Je ne sais pas si j'ai une méthode, mais en tout cas je me protège, il faut le dire. Je coupe : je ne suis sur aucun réseau social et je n'en consulte aucun. C'est une vraie limite, c'est un danger parce que dans mon métier, c'est une source d'informations. J'entendais ce matin avant de venir, sur France Inter, un réalisateur de cinéma canadien, qui disait qu'il avait quitté Twitter – et Dieu sait s'il a du talent, ce garçon. Mais il n'en pouvait plus du niveau du débat – enfin c'est un autre débat. Mais c'est vrai qu'il faut se protéger de ça. Alors après, est-ce que ça influe sur vous-même ? Sans doute, de toute façon. Moi, je n'ai pas l'impression d'avoir évolué dans mon commentaire, mais sans doute que j'évolue quand même.

Et puis j'ai été encouragé par Canal+ à un moment donné, on m'a mis là où je suis parce que j'étais considéré comme ayant tel style de commentaire, et on m'a dit : « il faut aller dans ce sens-là ». En gros, on me catalogue comme commentateur éditorialiste, parce que j'aime bien la ramener, donner mon avis⁶. Et tout le paradoxe, c'est que c'est tout à fait l'opposé de l'école Canal à laquelle je me réfère ! Un garçon comme Gilardi était très, très plat dans son commentaire : il était très factuel. Je pense qu'on est dans un autre monde aujourd'hui. Ce sont

⁵ Voir à ce sujet l'article de François-Guillaume Lemouton, « Les phrases cultes à la télé (4/4) - Stéphane Guy : "En face, c'est pas Gijón, c'est pas Valladolid, c'est le Paris-Saint-Germain !" », *L'Équipe*, 3 août 2019. Le match en question est la fameuse *remontada* du 8 mars 2017, marquée par la défaite du PSG 6-1 face à Barcelone.

⁶ Sur le style de Stéphane Guy, voir Sacha Nokovitch, « Stéphane Guy : le Général, le foot et lui », *L'Équipe*, 2 octobre 2018.

des débats qu'on a en permanence avec Vincent, et qui occupent nos soirées anglaises, mais le foot est un tel phénomène social... Vous comprenez bien que PSG-Barcelone, ce n'est pas un match de foot. Voilà. PSG-Lyon aujourd'hui, avec Aulas et le Qatar, ce n'est pas un match de foot : ça va bien au-delà de ça. Et moi, j'essaye de mettre un peu tout ça là-dedans, et des fois je me prends les pieds dans le tapis, d'autres fois je suis inspiré...

Le PSG-Barcelone, c'est encore autre chose, parce que... Que celui qui pensait, à la 83^e minute – Cavani venant de marquer – que le Barça allait coller trois buts au PSG, et que le PSG, dans les dix minutes qui restaient, allait toucher un ballon, qu'il vienne me dire que j'ai eu tort ! Après, ça participe du truc, voilà. L'erreur que j'ai faite, je le répète devant vous (j'en ai parlé dans une interview à *So Foot*⁷), c'est dans la préparation de ce match. C'est là où je m'en veux. Je ne m'en veux pas d'avoir dit ça, parce que des conneries, on en dit à tous les matchs. Mais je m'en veux dans la préparation de Barça-PSG, de ne pas avoir anticipé la possibilité que le Barça passe. Très franchement, j'étais au match aller, j'avais vu 4-0, jamais une seconde, je le dis très franchement, jamais une seconde j'imaginai que Paris perde par 5 buts d'écart, même contre Barcelone. Je n'y croyais pas. Et c'est une erreur fondamentale. Il faut y croire. Là, il faut que les Lyonnais croient qu'ils peuvent gagner à Barcelone, et il faut que le commentateur de PSG-Manchester (que je ne serai pas) ait en tête la probabilité, très minime, mais probabilité quand même, que Manchester gagne par trois buts d'écart au Parc des Princes⁸.

RL : Alors justement, puisque vous parliez du style et de Thierry Gilardi, qui avait un ton que vous avez qualifié de « plat » ...

SG : Il le revendiquait ! Il voulait surtout être neutre et descriptif.

RL : En préparant cet entretien, j'ai beaucoup pensé à la phrase que répète Philippe Brunel, un des collègues de Vincent à *L'Équipe* : pour lui, le cyclisme – sa spécialité – « est une fable », et « on va y chercher ce qu'on veut⁹ ». Et il n'hésite pas à dire qu'il déforme la réalité pour en faire quelque chose qui est plus littéraire, parfois, que complètement informatif. Et c'est vrai que quand on lit ses papiers, on a presque l'impression qu'il a vu, parfois, une autre étape que celle que nous avons vue, quelque chose d'épique qu'on n'avait pas forcément vu. Est-ce que vous pensez que c'est possible avec le football, est-ce que c'est votre optique, ou est-ce que vous

⁷ « Cette histoire de Gijón et Valladolid, c'était une parabole », entretien avec Stéphane Guy, *So Foot*, 12 novembre 2018, consulté le 5 décembre 2019. URL : <https://www.sofoot.com/stephane-guy-cette-histoire-de-gijon-et-valladolid-c-etait-une-parabole-450029.html>.

⁸ Le conseil de Stéphane Guy était bon : en huitièmes de finales retour de la Ligue des Champions 2019, si Lyon a perdu à Barcelone 5-1, Manchester United est allé chercher sa qualification à Paris 3-1, après avoir perdu le match aller 2-0.

⁹ Entretien avec Philippe Brunel, *Cyclism'actu*, 13 février 2017, consulté le 5 décembre 2019. URL : <https://www.cyclismactu.net/news-interview-philippe-brunel-rimini-a-tue-marco-pantani-65963.html>.

préférez rester du côté de l'information, quitte à parfois en rajouter un peu, mais pas au point d'en déformer la réalité et d'en faire quelque chose de purement littéraire ?

VD : C'est forcément différent. Il y a dans le foot une dimension beaucoup plus premier degré que dans le vélo, que dans la boxe, où effectivement on peut raconter un combat ou une étape de manière fantastique sans réellement être contraint par la description de l'étape ou du combat lui-même. Au foot, c'est un peu plus difficile quand même, d'abord parce que c'est la matière la plus universelle, parce qu'elle est traitée par tout le monde, partout, en temps réel. Donc je pense qu'on a beaucoup plus de contraintes : même si aujourd'hui on peut s'affranchir presque complètement du descriptif quand on fait des papiers comme les miens, où j'ai vraiment une assez grande liberté, je ne peux tout de même pas m'écarter complètement de la logique des débats qu'entraîne le foot. C'est-à-dire que dans un papier de compte rendu, en gros, si j'ai bien fait mon travail, ça débouche sur quatre ou cinq des questions qui seront dans les débats du lundi à *L'Équipe d'Estelle*, à *L'Équipe du soir*, sur RMC ou au *Late Football Club* sur Canal. Si je suis passé à côté, il n'y a pas un seul des points que j'ai écrits qui fera débat le lendemain. Donc je suis obligé de sentir ce qui va se passer, de sentir l'évolution, de voir comment les lignes ont bougé. J'aimerais parfois être poétique, décalé et faire d'un match une fable, mais le foot vous ramène quand même toujours vers le réel, globalement.

RL : Peut-être que les livres, ceux que vous écrivez, sont là pour ça ?

VD : Oui, en revanche voilà, même si moi je ne fais pas de fiction et je ne m'en sens pas capable, ce sont plus des récits que de la fiction, et donc je pars toujours des faits, mais je les sélectionne, je les regarde d'une telle manière que je les distors, effectivement.

SG : Et puis comme dit Vincent, Brunel ne fait pas le compte rendu de l'étape du Tour de France : il fait un papier autour de ce qui s'est passé.

VD : Il le fait sur le Giro parfois !

SG : Mais d'où l'on parle et à quelle communauté on s'adresse, ça change tout. Moi, quand je commentais le football anglais et uniquement le football anglais aux deux cent mille abonnés de Canal, j'étais exactement le même qu'aujourd'hui. Sauf qu'aujourd'hui ils sont un million et demi, donc l'écho n'est pas le même. J'ai été très critique, dès 2008, lors dès la prise en main du club de Manchester City par Abu Dhabi ... J'ai beaucoup dit de mal des sommes d'argent dépensées de façon grotesque par Abu Dhabi dans les premiers mois, et ça continue d'ailleurs, mais c'était encore plus flagrant à l'époque, parce qu'ils mettaient des dizaines de millions d'euros sur des joueurs qui ne le méritaient pas. Donc ce regard critique là, je l'avais, et il était plutôt apprécié, je

pense, de la communauté qui m'écoutait. Si j'ai le même regard critique (et je l'ai !) sur le PSG, avec tous ses supporters... Vous ne pouvez pas parler de la même façon ! Si Philippe Brunel peut le faire sur le Giro, je ne suis pas sûr qu'il puisse le faire sur le Tour de France, parce que le Giro, ça intéresse la communauté des passionnés de cyclisme. Le Tour de France, ça intéresse tout le monde.

RL : Parce que quand on lit Philippe Brunel...

SG : C'est un bonheur pur ! C'est comme lire du Duluc, lire du Brunel, ça fait du bien !

RL : Et on a l'impression du coup que tous les cyclistes parlent comme lui. On se dit : « qu'est-ce qu'ils parlent bien, les cyclistes ! », c'est assez impressionnant.

SG : C'est peut-être moins vrai aujourd'hui, parce que tout le monde a une télé et la commente, mais dans les années 80, quand vous écoutiez le commentaire radio d'un match de foot et que vous aviez les images après, vous vous demandiez aussi s'ils parlaient de la même chose ! Saccomano était un peu dans la veine Brunel, c'est-à-dire qu'il racontait un foot. Il s'en foutait un peu, Eugène, du match, lui était dans son truc, c'était un comédien¹⁰ !

VD : Eugène, je l'ai vu parfois en tribune de presse, attendre d'être sûr de connaître le nom du buteur pour commencer à raconter l'action !

SG : C'est une grande technique, si vous ne voulez pas vous tromper ! Vous voyez, l'histoire de Ferland Mendy et Ndombele, si j'avais été un peu moins enflammé, je pouvais passer entre les gouttes. C'est très facile de passer entre les gouttes ! Vous essayerez la prochaine fois, quand vous écouterez un commentaire de match : si vous citez cent noms de joueurs au lieu de cinq cents, vous avez beaucoup moins de probabilités de vous tromper.

RL : Et quand vous retranscrivez les propos des joueurs, quel est le choix stylistique ? Qu'est-ce qu'on fait ?

VD : C'est une bonne question. Non mais déjà l'exercice de l'interview... On va résumer : il y a quarante ans, un journaliste croisait un joueur, il lui disait bonjour, et le lendemain il y avait une page d'interview. Et le joueur disait « merci, c'est gentil ! ». Et l'interview c'était : « Alors, qu'est-ce que vous pensez du match ? – On est plutôt en bonne forme actuellement, je sens bien l'équipe, etc... ». Et ça faisait une page, alors que le joueur n'avait quasiment rien dit. Ça, c'était il y a quarante ans. Aujourd'hui, concrètement, toutes les interviews sont enregistrées, et il y a un petit aspect mécanique. Moi, pendant longtemps, je n'enregistrais jamais, jusqu'à il y a dix ans, je

¹⁰ Eugène Saccomano, journaliste football historique d'Europe 1 puis RTL, disparu en octobre 2019.

prenais des notes, je faisais tout à la main, et personne ne s'est jamais plaint. Mais les joueurs, les acteurs du foot, ont tellement l'habitude aujourd'hui des interviews radio et télé qu'ils parlent plus vite qu'avant, et qu'ils n'ont plus le temps de parler à la vitesse de la prise de notes de la presse écrite, dans un dialogue à un contre un. Du coup, on est vraiment obligé d'enregistrer et aujourd'hui, comme on enregistre, on retranscrit les propos. Il n'empêche que l'exercice de l'interview, c'est aussi un exercice d'écriture. D'abord parce qu'il faut déplacer un peu les blocs – parfois il y a une réponse qui nous vient à la fin mais la question était au début, donc on la fait remonter. Ensuite parce qu'il faut qu'il y ait un rythme, et il faut quand même qu'il y ait une qualité de lecture – il y a plein d'acteurs du foot français qu'on est bien obligé de réécrire. Bon, puisqu'on est entre nous, prenons un exemple d'un type qui est attachant, qui est un magnifique client, comme Luis Fernandez. Luis est un client fantastique, mais si on reproduit *in extenso* ses propos, tout le monde va avoir l'impression qu'on se moque de lui ! Alors qu'il aura été passionnant, qu'il aura été drôle... Mais évidemment qu'il faut le réécrire, qu'il faut lui donner un aspect plus lisible à l'écrit. Mais ça c'est un devoir, une mission, autrement c'est une trahison de notre interlocuteur.

SG : C'est un des chocs que j'ai eus en faisant ce métier. Quand j'étais jeune, dans France Football, il y avait une interview fleuve toutes les semaines de dix pages ! Et quand j'ai commencé à faire ce métier, je me demandais comment ils arrivaient à obtenir dix pages d'un joueur, comme ça ! Je n'avais pas bien compris les techniques pour arriver à en tirer dix pages...

RL : Est-ce que les joueurs lisent ? Je veux dire, les interviews, les interviews des autres joueurs ?

VD : Il faut demander à Vikash s'il lisait à son époque, mais Vikash est un cas à part, il lisait un peu plus que la moyenne...

Vikash Dhorasoo, *intervenant depuis la salle* : Moi je lisais mes notes !

VD : Oui mais ça tu la lisais le soir, donc tu la connaissais déjà ! Non, ce n'est pas vrai... Je pense que ceux qui lisent, c'est assez marginal. Le principal c'est la note, clairement. La note, du joueur, c'est clair... Il y avait un joueur de l'équipe de France qui pendant très longtemps, dans les années 2000, appelait systématiquement un journaliste de *L'Équipe* qui suit l'équipe de France, vers 23h, 23h15, et lui demandait quelle note il lui avait mise. Et puis un jour, on lui a dit qu'on lui avait mis 4, et il a dit : « Et bien tu peux oublier mon numéro ». Donc la note c'est un enjeu.

SG : C'est qui, c'est qui ?

VD : Je ne vais pas dire qui c'est...

SG : Rho, Vincent !

VD : Je crois qu'il a joué à Saint-Étienne...

SG : Non, c'est lui ?

VD : Qui ?

SG : Blanc ?

VD : Ah non ! Jamais de la vie !

SG : Ah bon, ça m'étonnait. Un international qui a joué à Saint-Etienne dans les années 2000 ?

VD : C'est Willy Sagnol. Je l'ai écrit une fois, donc je peux le dire. Je ne sais pas s'ils lisent, mais parfois on peut être surpris. Un des premiers trucs que j'ai faits à *L'Équipe*, c'était un gros match, je crois que c'était Bastia-Metz, un truc comme ça.

SG : J'ai fait le même je crois aussi...

VD : Et j'avais fait un petit papier sur un joueur de Bastia qui s'appelait Mamadou Faye. Et trois jours après, j'ai reçu une carte postale de remerciements absolument incroyable ! Je l'ai gardée, et j'ai bien fait de la garder parce que c'est vraiment la seule que j'ai eue en plus de vingt ans... Malgré tout, si, parfois les joueurs peuvent remercier pour une interview, parce qu'elle est fidèle, parce qu'ils ont peur... En fait la dimension dont il faut prendre conscience, c'est que quand un joueur fait une interview, il a peur. Il a peur de se faire piéger aujourd'hui, il a peur de dire une phrase qui va le mettre en porte-à-faux vis-à-vis de son équipe, vis-à-vis d'autre chose. Alors évidemment la contrepartie c'est qu'il n'a pas seulement peur, c'est qu'il est aussi là pour parfois vendre quelque chose, pour un transfert, par rapport à son président, ou alors pour faire passer un message sur une sélection en équipe de France, à sa place dans l'équipe...

SG : Mais il y a une résonnance du propos qui est tel aujourd'hui qu'on peut comprendre la peur... Dès qu'un joueur se lâche un peu, ça fait quinze heures de débat partout !

VD : Et il faut aussi comprendre qu'aujourd'hui l'interview dans le milieu du foot est quelque chose de très planifié, il y a très peu de hasard. C'est-à-dire que les acteurs du foot sont tellement inaccessibles que même nous, à *L'Équipe*, c'est parfois six mois de négociations pour avoir une interview. Au moment où l'interview arrive, c'est parce que le joueur, ou son entourage (en général c'est son entourage) décide que c'est le bon moment, par rapport à ci, par rapport à son contrat, l'équipe de France ou son club, ou par rapport à l'opinion publique parce qu'il faut

qu'il améliore son image. Donc en fait il y a très peu de moments d'interviews qui soient complètement innocents.

RL : Vous avez été tous les deux en lien, ou vous l'êtes encore, avec la Premier League : avez-vous l'impression qu'il y a des différences dans la manière de commenter, à l'étranger (je parle de l'Angleterre mais il peut y avoir d'autres exemples) ? Lisez-vous, écoutez-vous beaucoup ce qui se fait à l'étranger pour, éventuellement, vous en inspirer ?

SG : Moi je lis beaucoup la presse anglaise, et je mesure la qualité de la presse française, à tous points de vue. Moi, malheureusement – Vincent peut en témoigner – je manie assez difficilement les langues (je parle bien le Normand, en gros), mais la musique de la langue anglaise, le vocabulaire... Par exemple, il y a cette phrase extraordinaire quand Cantona revient après sa suspension à Manchester United¹¹. Il rentre à Old Trafford, vous avez tout le stade qui est en bleu blanc rouge et qui chante la Marseillaise, il rentre et tout à coup le commentaire : « He's back ». Cela, la langue française ne le permet pas. Elle a bien d'autres qualités, on peut faire plein de choses aussi avec nos mots à nous, mais je trouve que pour le commentaire de sport, la langue anglaise a cette supériorité-là. Les Allemands sont eux très neutres dans leurs commentaires.

VD : Ils parlent très peu, d'ailleurs.

SG : Ils parlent très peu, et puis ils citent juste les noms. Les Espagnols, c'est un peu le grand n'importe quoi, à l'inverse... J'étais hier mercredi soir à Chelsea, et derrière moi il y avait un lascar qui hurlait, mes amis !

VD : Sur un mot anglais, il y a la célèbre anecdote de la fin de la Coupe du monde 1966. Le commentateur anglais de la BBC commente la fin du match¹², et à un moment les supporters anglais pensent que le match est fini, et ils rentrent sur le terrain alors que le match n'est pas tout à fait terminé. Alors les gens sont sur le terrain, l'arbitre s'apprête à siffler la fin du match, et le commentateur dit d'abord : « *They think it's all over* ». Puis, alors que c'est la victoire que toute l'Angleterre attend depuis toujours, ses seuls mots sont : « *It is now* ». Et c'est resté célèbre. Et cet homme-là n'a plus jamais payé un taxi de sa vie, parce qu'à chaque fois qu'il montait dans un taxi, le chauffeur lui disait : « *It is now* ».

¹¹ Éric Cantona avait été suspendu neuf mois pour un coup de pied à un supporter de Crystal Palace, le 25 janvier 1995. Il revient pour un match contre Liverpool le 1^{er} octobre.

¹² Il s'agit de Kenneth Wolstenholme.

RL : Vous avez commenté d'autres sports, l'un comme l'autre : Vincent dans votre livre sur la natation intitulé *Kornelia*¹³ ; Stéphane en commentant l'athlétisme, parfois, sur Canal...

SG : J'ai commenté l'athlétisme aux Jeux olympiques de Rio, oui.

RL : Est-ce un exercice très différent, qui vous sort complètement de votre quotidien de commentateur de football, et pensez-vous parfois à changer de sport ?

SG : Mais même le foot ! Vous savez, quand j'ai commenté le foot la première fois, donc on est dans ces fameuses années 98-99, à Canal, pourquoi je commente le foot anglais ? Parce qu'on dit à mon premier collègue : « Tu vas aller lundi commenter Leeds-Coventry. - Oh non, j'ai déjà commenté Roma-Inter hier, ça suffit j'ai pas envie ». L'autre collègue : « Oh non, j'ai mes enfants à emmener ! ». Et il y a eu six ou sept refus (vous imaginez, aujourd'hui on se battrait !). Au bout du compte, on m'y envoie. Et le jour où j'ai mis les pieds là-bas pour la première fois, je n'étais pas du tout dans cette culture-là, pas du tout passionné par le foot anglais... Moi j'avais regardé Cantona et Ginola comme tout le monde, mais je n'étais pas du tout passionné par tout ça. Et j'ai eu l'impression de mettre le pied sur une planète inconnue ! C'était fantastique. Et l'expérience s'est renouvelée plusieurs fois. J'ai commenté les courses de chevaux. Ça va vous faire marrer mais c'était une expérience extraordinaire de ma vie ; j'ai vécu trois années fantastiques, j'ai découvert un milieu, j'ai découvert un sport, un vrai sport avec des vraies acteurs, c'était un moment extraordinaire. Et puis il y a eu l'athlétisme à Rio, où je partais aussi d'une page blanche, il fallait beaucoup emmagasiner. C'est plus compliqué parce que beaucoup moins naturel, alors que le foot on a l'impression que c'est en nous, on est tellement bercé, baigné là-dedans. Et oui, j'espère avoir d'autres opportunités de commenter d'autres sports, même si je me rends compte que dans ma vie, le fils conducteur, c'est le football. J'ai beau essayé de m'en défaire, je n'y arrive pas.

VD : Moi quand j'étais au *Progrès*, j'ai fait beaucoup d'athlé...

SG : Vincent est beaucoup plus multisport que moi !

VD : ...J'ai fait les championnats d'Europe, mais depuis que je suis à *L'Équipe*, forcément, on a un journal spécialisé, c'est comme ça que le journal est construit et structuré, c'est sur l'idée de la spécialisation que repose une partie de sa réputation et de sa légitimité, donc c'est compliqué de revendiquer une compétence dans un sport et de dire : « Je peux aussi faire le bilboquet, vous allez voir je suis très fort ». Mais j'ai eu la chance de faire d'autres sports parfois ; j'ai fait la Coupe du monde de rugby en 1999, j'ai fait les Championnats du monde d'athlétisme en 2003, la Ryder

¹³ Vincent Duluc, *Kornelia*, Stock, coll. « La Bleue », 2018.

Cup cette année, donc j'ai été à chaque fois très bien loti, mais ce sont plus des cadeaux qu'on me fait qu'une échappatoire possible. De toute façon, je n'ai pas non plus envie de m'échapper, en réalité. Parce que le foot reste tout le temps passionnant, et je suis toujours aussi attiré, justement, par ce côté feuilletonesque.